

Au point de civilisation où nous sommes ; avec les idées galantes, courtoises, ou simplement chrétiennes, qui ont cours aujourd'hui, il est intéressant de savoir, non plus ce que disent, mais ce qu'écrivent les femmes. Indépendamment de l'intérêt littéraire qui s'attache à un tel sujet, il y a là toute une donnée morale, et comme un signe des temps, qu'il n'est plus permis à l'observateur de négliger.

Dans le paradis terrestre (trop terrestre) des lettres françaises, Ève a toujours sa place, son rôle, son influence, et il y a, vous allez le voir, une curiosité particulière à suivre ce sillon.

Disons d'abord contre M. de Maistre, qu'on ne peut sans une haute injustice, écarter du Parnasse, tout talent, par cela seul qu'il est féminin. Il est reconnu aujourd'hui, que les jolies boutades du grand écrivain dans ses *lettres à Constance*, n'atteignent que les bas-bleus et les intrigantes. Qu'on siffle la précieuse, à la bonne heure ! Qu'on ne tolère qu'à grand-peine, la femme dite savante, et surtout la femme politique, très-bien ! Mgr. d'Orléans lui-même ne s'y oppose pas. Mais il demande grâce pour la femme "studieuse" dans le double intérêt des lettres et de la société.

Des lettres... puisque le succès et la gloire elle-même, ont, plus d'une fois couronné ces modestes essais. De la société... parce qu'avec la diffusion actuelle des études, les exigences de la conversation et le besoin de défendre les vrais principes, si souvent attaqués par les hommes, les femmes ont un poste de combat, qu'elles ne peuvent occuper sans beaucoup de lecture, et surtout, disons le mot, sans beaucoup de style. Ceux qui savent cela sont moins étonnés de trouver des femmes instruites, ou même, des femmes-auteurs.

Il n'y a pas encore quinze jours, que paraissait chez Leconte, un simple volume, qui mieux que tout ce que je pourrais dire, vient à l'appui de cette opinion. Que vos lecteurs, que vos lectrices surtout, ouvrent ce livre. Il est intitulé : *la Femme forte, ou la Comtesse Adelstan*.

C'est l'histoire d'une âme : mais d'une âme éblouissante de cette double auréole de l'apostolat chrétien : le talent et la vertu ; et dont les humbles confidences écrites, déjà touchées d'un rayon de gloire humaine, vont faire les délices de toute une génération. Ce sera, surtout, un succès de larmes. Car il faut pleurer en lisant ces pages et l'on oublierait presque qu'elles sont parfaites de style, tant elles sont attendrissantes d'édification.

Parmi les femmes de ce temps, qui non contentes d'occuper les cœurs, ont cherché à se faire une place dans les esprits, les plus vieilles ne sont pas les meilleures ; au point de vue des idées, particulièrement.

La Comtesse Adelstan n'était peut-être pas née, quand Mme. George Sand écrivait *Lélia*, et invoquait dans sa détresse, une fortune qui ne devait pas tarder à lui sourire, mais une fortune aussi malsaine que sa gloire. Aujourd'hui, Mme. Sand est riche de l'une et de l'autre. Retirée dans son splendide château du Berry, elle écrit moins bien que dans ses débuts littéraires, et pense plus mal. C'est toujours la femme qui rédigeait les bulletins incendiaires de 1848 et qui applaudissait Lamennais : la femme qui chante la nature d'une lyre presque divine, mais qui hurle contre tous les principes tutélaires de la société.

Je passe sur celles qui ont cherché vainement à emboîter le pas derrière elle, et qui, faute de souffle, n'ont abouti qu'à un scandale impuissant. Leurs œuvres ne sortiront jamais, grâce à Dieu, du murécage des feuilletons qui les ont vu naître, et d'autres pures renommées se sont levées à propos pour les faire oublier.

Citons la plus grave et la plus ancienne : Mme Swetchine. Il a fallu que Mme Swetchine descendit dans la tombe, pour que son mérite littéraire éclatât aux yeux de tous. La petite cour de grands esprits dont elle était l'âme, nous la cachait, pour ainsi dire ; sa voix expirait au seuil jaloux d'un cénacle, et ses précieux papiers restaient sous clef.

Bénie soit la main qui nous les a fait connaître et qui a déterminé sur la publication de simples lettres, prières et écrits intimes, une telle explosion de suffrages et d'admiration !

Mme Swetchine, grande dame russe convertie, élevée en France, et française d'instinct, paraît un peu subtile peut-être. Mais ses pensées ont un relief étrange, ses maximes une saveur particulière, et l'on ne se souvient pas d'avoir vu ni entendu nulle part, ses aphorismes. Son style a la poésie des hauteurs. Il est beau, parce qu'il plane. Car on trouve toujours Mme Swetchine, sur cette ligne droite qui va de l'âme à Dieu, à cette distance précise, où l'on reçoit un écho de l'un et l'autre.

Je me rappelle le mot de M. de Maistre à propos de Mme Sévigné et de Mme de Grignan. "Au choix, disait-il, j'épouserai la fille, et je partirai pour recevoir des lettres de la mère." Mme Swetchine, et c'est tout dire, était de celles qu'on aime lire sans doute, mais qu'on préfère encore fréquenter.

Telle aussi une autre femme, à laquelle la renommée a fait des restitutions tardives, mais bien éclatantes, et qui a poétisé mieux que qui que ce soit, la vie de ménage à la campagne, avec une passion inconnue des anciens : la passion de l'amour fraternel.

Un jour tous les échos de la critique assoupie par les médiocrités du second Empire se réveillèrent à la fois ; et ils se renvoyèrent ce titre étrange : *le Journal d'Eugénie de Guérin*. C'était celui d'un livre, qui enthousiasma d'abord les jeunes filles, puis les mères, puis les hommes

d'âge mûr, et qui fit même rêver plus d'un savant dans son laboratoire. Couronné par l'Académie, il eut bientôt 20 puis 40 éditions.

On l'avait exhumé des papiers de famille, laissés par une jeune fille morte depuis des années, et qui n'avait prétendu que traduire son âme et sa vie au jour le jour, au bénéfice exclusif d'un frère absent et tendrement aimé. Elle mourut sans savoir qu'elle laissait un beau livre et qu'elle allait faire école au point de donner à toute jeune fille un peu intelligente, l'ambition d'écrire son journal.

Après le *Journal d'Eugénie de Guérin* qui est une autobiographie, voici le *Récit d'une Sœur* qui est un véritable mémoire ou musée de famille. C'était plus difficile encore à faire accepter. Cependant Mme Craven, qui nous le présente, pouvait être sûre à l'avance, de son immense succès. Tout les types de cette histoire sont beaux, les caractères nobles, les détails pathétiques et attendrissants. Il n'y a là, comme on l'a fait observer, ni indécision déplacée, ni outrecuidance : il y a des modèles offerts, et un procès, avec pièces à l'appui, que le lecteur peut instruire lui-même. Disons que la joie n'a jamais mieux chanté, la douleur jamais mieux pleuré et la vertu mieux prêché, que sur les lèvres ou sous la plume de ces nobles La Ferronnays.

Ce premier succès de Mme Craven, l'a peut-être décidée à tirer du carton deux romans remarquables : *Fleurange* et *Anne Severin*. Ces deux livres font rêver à une George Sand chrétienne, et l'on est heureux que ce talent se soit réveillé à temps pour comprendre sa mission littéraire et pour fournir toute sa moisson.

Je ne puis que passer rapidement sur d'autres noms qui mériteraient pourtant toute une esquisse. Mlle Zénaïde Fleuriot a donné une série d'ouvrages excellents dans le genre que j'appellerais sa première manière. Dans la seconde qui comprend surtout ses derniers romans, nous avons purement des chefs-d'œuvre : chefs-d'œuvre de grâce littéraire, de talent descriptif et de connaissance du cœur humain.

Mme Blancheotte a été couronnée par l'Académie Française pour un livre saisissant et neuf, intitulé : *Impressions d'une Femme* ; titre insuffisant dans sa modestie et qui cache de véritables trésors d'observation, d'éloquence et de poésie du meilleur aloi. Beaucoup d'hommes, confessions-le, trouveraient à s'instruire à ces *Impressions d'une Femme*.

Enfin le jeune âge a pour amis autorisés les livres charmants de Mlle Julie Gourard et de la Comtesse de Mirabeau, les causeries de Mlle Thérèse Alphonse Karr, les récits de Mme Tastre et de plusieurs autres qui honorent également la famille et les lettres françaises.

JEHAN DESVILLES.

LES ACHETEURS D'ENFANTS.

Depuis plusieurs années il existe aux Etats-Unis une association épouvantable dont l'objet est de faire le commerce d'enfants ou d'acheter en Italie de jeunes enfants dont ils se servent en Amérique pour gagner de l'argent en leur faisant faire de la musique dans les rues.

Les acheteurs ont leur quartier-général et leur exploitation aux Etats-Unis, mais il y a toujours des vendeurs en Italie, dans la Basilicate et les Calabres, dans d'autres provinces encore ; on cite particulièrement certains villages, tels que Viggiano, Calvello, Laurenzana, Marsicovetere, Saponara, Grumento, Corieto, Vinzano, etc., où les *padroni*, qui sont les comprachicos modernes ont des commis-voyageurs qui achètent à des parents pauvres et ignorants des petits misérables des deux sexes pour outiller leurs usines à musique de Crosby, Mulberry, Baxter et Elizabeth streets à New-York.

C'est là, en effet, que les *capi-padroni*, qui sont les gros bonnets de l'ordre, ont leur quartier-général. Les plus marquants sont connus sous les noms de Giuseppe Argenti, Felice Padulla, Luigi Lapettino, Sansone Nocenzo, Vincenzo Lauletta. Ces hommes, d'après des témoignages rendus publics, sont les chefs de grandes compagnies qui ont des ramifications et des agents dans les principales villes d'Italie et des Etats-Unis. Ils vivent en nababs des profits que leur rapportent les enfants des deux sexes qui vont par les rues jouant du violon, de la harpe ou du tambourin. Ils les amènent en Amérique couverts de haillons et de vermine, les entassent la nuit pêle-mêle dans des bouges où ils grandissent dans la promiscuité et le vice ; le jour ils les lâchent et leur imposent la tâche de leur rapporter le soir chacun une part d'aumône, dont la moyenne est de soixante-quinze sous pour les garçons ; les filles inspirant plus de commisération rapportent un peu plus. Quand ils reviennent sans leur contingent complet, ils sont impitoyablement battus, et bien que l'esprit se refuse à croire à de telles horreurs en ce temps et en ce pays, on assure que ces corrections sont souvent abominables. On lie les mains aux petites victimes, on leur met la tête en bas, et on les fouette : ou bien on leur bâtonne la plante des pieds ; ou on les met à genoux, dépouillés de tout vêtement et on les frappe partout ; enfin, faut-il le dire, on a vu des bourreaux leur pincer les chairs avec des tenailles.

Il y a aux Etats-Unis environ sept mille de ces pauvres créatures, arrachées pour être livrées à cet infâme trafic, à leurs mères et à leur pays natal. Ils errent et voyagent généralement par couples, traînant dans l'exil et l'esclavage leurs visages mélancoliques, promenant sur les foules leurs grands yeux sombres et humides comme si un courant de larmes comprimées était arrêté au bord, et chantant l'hymne à Garibaldi ou *Die Wacht am Rhein*, suivant l'endroit et de préférence dans les tavernes ou les maisons mal famées, où ils ont la chance de récolter plus de sous en ajoutant quelques obscénités à leur répertoire pseudo patriotique.

En somme ce trafic est une honte pour le pays d'où il tire ses instruments et pour celui où il les exploite. Il est temps qu'on s'applique à l'extirper de l'un et de l'autre, et les gens de bien ne peuvent qu'applaudir, en les assistant, aux efforts de ceux qui poursuivent cette expurgation salubre. Nous trouvons au premier rang, à New-York, le capitaine Cesare Moreno, qui s'est imposé cette tâche, et qui la poursuit avec énergie. Mais la chose n'est pas aussi facile qu'elle en a l'air. Les comprachicos sont aussi roués que des coulisiers de bourse ou de congrès, et savent côtoyer les lois sans s'y noyer. En Italie, à ce qu'il paraît, il y a des difficultés légales comme en Amérique.

Ces jours passés, un procès assez bizarre, intenté à un homme accusé de cruautés sur trois petits Wieniawskis en herbe s'est terminé par la relaxation de l'inculpé pour cause d'erreur d'identité. Mais les enfants n'en ont pas moins été soustraits à la servitude ; deux d'entre eux ont déclaré vouloir retourner en Italie et y seront probablement renvoyés. En attendant, ils ont été placés sous la protection des *commissaires des corrections et charités*. D'autre part, on annonce la capture à New Haven, dans Oak street, de deux *padroni* et de dix petits Italiens arrivés de New-York, où ils habitaient au No. 45, Crosby st. Les *padroni* ont été mis sous caution de \$1,000 chacun en attendant leur jugement, qui commencera le 1er septembre. C'est donc une campagne sérieuse qui commence, et on ne saurait trop y applaudir. Il faut espérer que l'humanité et la pudeur publique ne s'arrêteront pas en si bon chemin, et que cette plaie disparaîtra en même temps d'Italie et des Etats-Unis, comme elle a disparu de tous les autres pays civilisés. Il n'en restera plus bientôt que le souvenir, "comme, suivant l'expression de Victor Hugo, on trouve l'empreinte d'un pied de sauvage dans une forêt."

DÉTAILS SUR LES TREMBLEMENTS DE TERRE EN ITALIE.

A la fin de juin et dans les premiers jours de juillet, de violentes secousses de tremblement de terre se sont fait sentir dans la Vénétie, et plus particulièrement dans la ville et dans la province de Bellune, qui ont été fort éprouvées. La charmante villette de Padalio, si agréablement située sur le flanc d'une haute montagne, a été à moitié détruite ; de même Santa-Croce, Favra, Alpago. La désolation était partout, où que ce fut que l'on regardât, au midi comme au nord. A San Pietro di Feletto, les conséquences du tremblement de terre ont été terribles. Le toit de l'église de ce bourg s'est écroulé, et comme c'était la Saint-Pierre ce jour-là, beaucoup de personnes se trouvaient à l'église et ont péri écrasées sous les décombres. A Vittoria, il y a eu des morts également. A Conegliano, les créneaux d'une vieille tour se sont écroulés et ont crevé la toiture d'une église voisine et celle d'une maison particulière. Il n'y a point eu de victimes, mais on se figurera facilement l'épouvante des locataires voyant tomber au pied de leur lit cette pluie de pierres. Après les premières secousses et leurs suites, tous les habitants de ces localités, frappés d'une terreur bien motivée, avaient fui dans la campagne, où ils campaient sous les tentes.

Une partie de la population de Bellune en avait fait autant, l'autre s'était réfugiée sur le Campitello, où régnait une véritable terreur. En effet, on comptait dans la ville un certain nombre de morts, et beaucoup de maisons et d'édifices publics avaient subi les plus graves dommages. Nos dessins représentent quelques-uns de ces édifices, après le tremblement de terre. C'est d'abord l'intérieur du chœur de la cathédrale, absolument détruit ; puis l'église de la Madone des Grâces, joli petit temple prostyle d'ordre ionique, si endommagé, que l'autorité a dû en ordonner la démolition, qui est un fait accompli aujourd'hui. C'est enfin le castello Buzzati et le bureau télégraphique, dont l'aspect est lamentable. Ces ruines ont été choisies entre cent autres, car ce numéro n'eût pas suffi à en contenir seulement la dixième partie. Aussi, quel désastre pour la population, et combien de positions, naguère prospères, actuellement perdues ! N'appuyons pas sur ce tableau lugubre.

D'après notre correspondant, la sensation produite par le terrible phénomène météorologique de la fin de juin a été des plus extraordinaires. La terre solide semblait s'être tout à coup transformée en une masse liquide sur laquelle les maisons éprouvaient un mouvement de tangage analogue à celui que subit le navire en mer sous l'influence de vagues se succédant les unes aux autres avec rapidité. Il y eut en tout quatorze ondulations, dont sept de l'arrière à l'avant et sept de l'avant à l'arrière, chacune de ces ondulations ayant une seconde de durée et la régularité du mouvement d'oscillation du pendule d'une horloge. Au dernier mouvement, tout s'arrêta subitement sur le point central, la terre redevint solide comme auparavant, et instantanément les maisons se redressèrent et se replacèrent dans leur équilibre naturel. Si ces vagues terrestres se fussent succédé avec plus de rapidité et n'eussent pas conservé un mouvement lent et uniforme, les ruines, déjà trop nombreuses, eussent été incalculables. — *L'Illustration*, 9 août.

M. Mills, de Québec, qui vient de faire un voyage sur le haut de l'Outaouais, rapporte que les familles qui sont établies dans cette partie du pays, jouissent d'une aisance on ne peut plus désirable ; ces familles ont ouvert même des listes de souscription pour faire venir leurs amis, tout en se servant du secours de la société d'immigration de la Vallée de l'Outaouais.

Ils vont bien les collégiens d'aujourd'hui ! Le fils de M. Prud'homme a terminé brillamment l'année. Son excellent père ne s'en tient pas de joie.

Un vieil ami vient lui rendre visite. Après les compliments d'usage :

— Casimir, dit l'excellent bourgeois à son fils, va chercher ton premier prix d'histoire pour le faire voir à monsieur.

— Impossible, p'pa, je ne l'ai plus.

— Comment, tu ne l'as plus.

— Non, p'pa, je l'ai lavé pour m'acheter une pipe.

Les Pilules Laxatives et Toniques du Dr. Colby sont les meilleures.